

« Ne rien préférer au Christ » par Sœur Raphaël. Recollection 2026 à l'abbaye sainte-Marie de Maumont

Le pape, Léon XIV dans son exhortation Dilexi Te, a repris du travail du pape François

j'ai intitulé ce moment « Ne rien préférer au Christ » étant donné que le pape Léon va nous renvoyer à Saint-Benoît. Dans son exhortation apostolique Dilexi Te, le pape Léon positionne la vie monastique sous son angle de l'accueil du pauvre inhérent à celui des frères et sœurs de chaque communauté tels des pauvres entre eux.

I - Le soin des pauvres dans la vie monastique

Le pape Léon XIV énonce tout d'abord l'éclosion dans le désert du détachement radical des premiers moines et des figures de Basile de Césarée, de Benoît, de Jean Cassien, de Bernard de Clairvaux, qui ont été des figures majeures du monachisme et de sa sollicitude aux pauvres.

RB53. La vie monastique, née dans le silence des déserts, a rendu dès le début un témoignage de solidarité. Les moines abandonnaient tout, richesses, prestiges, familles, non seulement parce qu'ils méprisaient les biens du monde, mais aussi pour rencontrer dans ce détachement radical le Christ pauvre.

Basile, de Césarée.

Et nous sommes là, dans des siècles à une époque extrêmement lointaine et on peut découvrir effectivement que déjà la vie monastique est née. Basile élabore des règles de vie monastique fondées sur l'attention à l'autre, le travail, le service social, la prière, la méditation de la parole de Dieu. C'est très intéressant de voir effectivement que la présence des autres importe beaucoup et qu'il y a déjà des services sociaux.

À partir de 362, l'Église contraint Basile à des responsabilités inattendues, prêtre, auxiliaire de l'évêque, évêque de Césarée, métropolitain de Cappadoce. Il doit faire face à une double crise sociale, spirituelle, qui l'amène à affronter avec la plus grande fermeté des autorités civiles. Il organise près de Césarée une véritable cité d'accueil tenue par des moines et que le peuple nomme Basiliade. Il y a hôtellerie, hospice, hôpital, nourriture, logement gratuit pour les travailleurs les plus pauvres.

Et nous arrivons à l'époque de Saint-Benoît, c'est le nôtre, Saint-Benoît de Nursie, qui rédige une règle de vie qui allait devenir la colonne vertébrale de la spiritualité monastique européenne.

les paroles du pape, dans l'exhortation apostolique :

« On accordera le maximum de soins et de sollicitude à la réception des pauvres et des étrangers, puisque l'on reçoit le Christ davantage en leur personne. » Ce ne sont pas des mots. Pendant des siècles, les monastères bénédictins ont été des lieux de refuge pour les veuves, les enfants abandonnés, les pèlerins et les mendiants.

Pour Benoît, la vie communautaire est une école de charité. Le partage entre les moines, l'attention aux malades, l'écoute des plus vulnérables préparent à accueillir le Christ qui vient par la personne du pauvre et de l'étranger. L'hospitalité monastique bénédictine reste encore aujourd'hui le signe d'une église qui ouvre ses portes, qui accueille sans demander, qui guérit sans rien exiger en retour.

Quand on a écouté l'exhortation apostolique au réfectoire, on a été très marquée, communautairement, par le fait que le pape se soit intéressé au style de vie monastique à cause de l'accueil des pauvres, des étrangers, des pèlerins.

2 - La règle de saint Benoît

Elle est donc notre règle de vie, et qui va articuler, tout au long des 73 chapitres, la nécessité de ne pas avoir peur de manquer et la préférence du manque.

Saint Benoît nous met un grand nombre de fois en vigilance par rapport à la possession, à l'accumulation, à tout ce qui est excessif, au pouvoir, à l'accaparement. Il est sévère à ce sujet. Et il y voit une non-disponibilité pour une éducation à la liberté.

2-1 Le vice de la propriété retranchée

au chapitre 50 - les moines ne se mettront pas en peine de la couleur ou de la grossièreté de leurs habits. Ils se contenteront de ce que l'on pourra trouver à meilleur marché... Il suffit à un moine d'avoir deux tuniques, tout ce qu'il pourrait y avoir de plus est superflu et devra être retranché.

Dans un autre passage, chapitre 55 : pour couper jusqu'à la racine (c'est une expression forte) ce vice de la propriété, l'abbé donnera tout ce qui est nécessaire, à savoir coule, tunique, soulier, bas, ceinture, couteau, stylet, aiguille, mouchoir, tablettes.

Alors, les tablettes ! ça nous fait toujours sourire parce qu'on a changé d'époque. Et comme ça, s'il nous donnent le nécessaire, on n'a pas à se plaindre ni à tirer excuse qu'il y a une nécessité à avoir davantage de choses.

Au chapitre 58 : *« le novice, quand il s'engage à faire profession solennelle, s'il possède quelque avoir, ou bien il le distribuera auparavant aux pauvres, ou bien il l'attribuera aux monastères par une donation solennelle, sans rien se réserver, car il doit savoir dès cet instant qu'il ne peut même plus disposer de son propre corps. »*

Les tempéraments des uns et des autres sont différents. Il peut y avoir des tempéraments qui ont plutôt tendance à vouloir vivre sans rien, d'autres qui ont besoin de beaucoup accumuler.

Une petite histoire :

Chez nous, tout va bien. Les sœurs devaient changer de cellules. Nos petites chambres, on a l'habitude de les appeler des cellules. Quand on change de cellules, ça nous permet de faire un peu du vide. Il y avait un monastère qui avait mis des corbeilles pour que toutes celles qui avaient envie de se débarrasser de quelque chose, au passage, pour aller dans leur nouvelle cellule, qu'elles puissent un petit peu, qu'on puisse, que chacune puisse, se décongestionner un petit peu et puis évacuer des choses inutiles. Et quand d'autres passaient dans un mouvement inverse, parce que leur cellule était disposée à l'inverse, elles se penchaient sur les corbeilles en disant « Ouh, mais ça, ça pourrait me rendre bien service ! » On se souvient qu'on avait beaucoup de mal à servir tout.

2-2 La préférence

Le mot de « préférence » est un mot très fort dans la règle de Saint-Benoît, parce que toute cette relation « pauvreté-manque » est absolument corrélatrice au mot essentiel qui est celui de la préférence. Et Saint-Benoît y revient à plusieurs reprises **« ne rien préférer à l'amour du Christ »**. (en corrélation, en chapitre 4, avec la préférence du pauvre.)

Dans un autre chapitre (RB43), on ne doit rien préférer au service de Dieu qui est toute la vie mythologique. Le temps de prière qui égrène la journée, dès le matin, la nuit, au milieu du jour, à l'après-midi, le soir, c'est la préférence de l'aujourd'hui de Dieu, de la parole de Dieu écoutée, proclamée, chantée tout au long du jour. Et au chapitre 72, on peut découvrir « la préférence de l'autre » qui est à considérer et à recevoir intérieurement comme le Christ.

Ils ne préféreront absolument rien au Christ. On peut dire que la règle bénédictine est très *Christo-centrique*.

2-3 RB72 - Amour et pauvreté dans nos limites

La fin de la règle 72, complètement écrite de la main de saint Benoît, est une partie de la charte de la vie monastique : Amour et pauvreté dans vos limites

- dans le cœur, il peut y avoir un feu mauvais et amer qui sépare de Dieu et conduit loin de lui pour toujours. Il peut y avoir aussi un bon feu qui sépare du mal et conduit à Dieu et à la vie avec Lui pour toujours. » Ce feu-là, les moines le feront passer dans leurs actes avec un très grand amour.

Voilà comment : chacun voudra être le premier à montrer du respect à son frère.

- Ils supporteront avec une très grande patience les faiblesses des autres, celles du corps et celles du caractère.
- Ils s'obéiront mutuellement de tout leur cœur. Personne ne cherchera son intérêt à lui mais plutôt celui des autres.
- Ils auront entre eux un amour sans égoïsme comme les frères d'une même famille. Ils respecteront Dieu avec amour. Ils auront pour leur abbé un amour humble et sincère.

- Ils ne préféreront absolument rien au Christ. Qu'ils nous conduisent tous ensemble à la vie avec lui pour toujours.

2-4 RB 53 l'accueil des hôtes.

Par trois fois, il nous dit de considérer les autres comme le Christ.

- Tous les autres qui surviennent au monastère seront reçus comme le Christ. Car lui-même doit dire un jour, « *j'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu* ».
- Puis une deuxième fois, dans ce salut, on témoignera à tous les autres une profonde humilité, soit à leur arrivée, soit à leur départ. C'est par une inclination de tête ou une prosternation du corps qu'on adorera en eux le Christ qu'on reçoit.
- Et une troisième fois, ce sont les pauvres et surtout les pèlerins qu'on entourera de plus d'attention parce que c'est principalement en leur personne qu'on reçoit le Christ. Et la règle de saint Benoît se donne la peine de dire : pour les riches, c'est pas très nécessaire étant donné qu'ils ont l'habitude d'être honorés. Donc, ça n'a pas d'intérêt.

Trois choses importantes – la prière, la lecture de l'écriture Sainte, l'accueil de l'hôte :

- Après avoir fait la prière ensemble, on lit l'Écriture Sainte.
- Aussitôt accueillis, les hôtes seront reçus à l'oratoire. Puis le supérieur, ou tel autre qui aura reçu le mandat, s'assiéra en leur compagnie et leur lira l'Écriture Sainte. Puis, l'abbé versera de l'eau sur les mains des autres et lui-même, aidé de la communauté, leur lavera les pieds. Mais vous savez, comme c'était des pèlerins et des pauvres, ils marchaient beaucoup et ils avaient besoin qu'on leur lave les pieds. Mais on ne fait pas exactement la même chose actuellement. Et ce petit passage a un caractère, on va dire, symbolique. C'est vrai qu'on ne peut pas absolument se prêter à ce même procédé.

Mais on peut en retirer la signification, le symbole que cela représente. Je veux dire que vraiment, pour Saint-Benoît, il y a là quelque chose de considérable parce que, effectivement, on est dans le domaine le plus sacré qui est vraiment celui de l'accueil comme le Christ. Non pas comme le Christ, mais surtout l'accueil du Christ parce qu'on reconnaît que dans tous ceux qui viennent frapper à la porte et qui viennent vivre quelque chose, il y a quelque chose vraiment de sacré.

2-5 RB 4 Soulager les pauvres

- vêtir ce qui est nu,
- ensevelir les morts,
- visiter les malades

Dans la règle 31 : « *le cellérier, c'est-à-dire l'économe, prendra le plus grand soin des malades, des enfants, des hôtes et des pauvres* ».

3 - Le témoignage de Jésus, l'homme vrai (Bernard Sesboué)

« C'est ici qu'intervient le témoignage de Jésus, l'homme vrai. Il a mené une existence d'homme parfaitement réconciliée, exempte de toute aliénation.

Jésus faisait la vérité et la vérité le rendait libre vis-à-vis de tous les déterminismes qui nous assiègent. Il était un homme limpide, non pas un homme qui s'est fait transparent, mais un homme transparent. Non pas un homme qui s'est renoncé, mais un homme vide de lui-même. Non pas un homme en qui l'amour a pris toute la place, mais en qui l'amour est tout, naturellement.

C'est l'homme des béatitudes, l'homme libre, le véritable pauvre. C'est lui, le doux, l'humble de cœur, le pauvre par excellence, celui qui pleure sur Jérusalem, dont la vie a été habitée par le zèle d'accomplir toute justice, de miséricordieux avec les pécheurs, avec ceux qui souffrent, ou qui, ont faim, le juste, enfin, persécuté pour la justice jusqu'à la mort.

Celui qui est ouvert à toute réconciliation, qui pardonne à ses ennemis, qui prie le Père et fait sa volonté, c'est Jésus. Le sermon sur la montagne est lesté du poids de toute son existence, il prend en lui figure concrète, le royaume de Dieu est déjà là, parce que Jésus vit ainsi. »

4 - vivre la pauvreté, c'est pas tant une manière d'avoir ou pas avoir, mais une manière d'être.

4-1 Le commun

Dans la vie monastique, on a un lieu redoutable, c'est le commun. C'est là qu'on range les balais, généralement ils sont poussiéreux, c'est là qu'on trouve que des trucs cassés. Mais le commun, j'exagère un peu, mais pas tellement, le commun, c'est ce qu'on n'a pas en propre.

Comme il n'y a pas grand-chose qu'on a en propre, il y a beaucoup de choses qui sont communes, mais il y a une petite différence entre des choses qui sont au commun et puis des choses sur lesquelles on fait peser une petite responsabilité. Par exemple, je suis chargée des torchons, et bien mes torchons sont très bien pliés, très bien, mais le commun souffre d'un petit désavantage. Donc, nous sommes continuellement en train de réhabiliter le commun pour qu'il puisse mieux signifier que ça peut servir à quelque chose.

Le commun, c'est quelque chose qu'on apprend effectivement à mieux vivre. Et choisir de mettre ses biens au commun doit être un signe prophétique dans une société qui valorise la propriété et l'autosuffisance. On a toujours un petit travail intérieur pour reconsidérer le commun.

4-2 le rapport avec les choses

En faisant le vœu de pauvreté, on choisit de se situer dans une sorte de liberté à l'égard des biens. L'objectif n'est pas tant la privation que le rapport que l'on entretient avec la nourriture. C'est-à-dire que ça peut être en ne mangeant pas suffisamment ou bien en mangeant trop. Il y a quelque chose qui n'est pas tout à fait au top : l'argent. On n'a pas d'argent. Sauf quand on va faire des courses, on va chez le médecin ou que sais-je. On nous prête de l'argent.

Nous devenons très vite appropriés par les choses dont nous sommes propriétaires. C'est presque les choses qui ont un pouvoir sur nous. Y compris quand nous possédons peu.

C'est pourquoi le vœu de pauvreté est plutôt de l'ordre de l'être que de l'avoir. On peut très bien posséder presque rien mais être hyper possessif et avoir plein de choses et être très libre. Comme on vient de le dire, c'est beaucoup plus une question d'être.

4-3 - Les choix communautaires.

Les choix communautaires, c'est quelque chose d'important dans notre vie communautaire.

On le vit assez souvent. On se réunit en réunion capitulaire. Mère abbesse expose une question et chacune répond à son tour si possible de façon synthétique sans penser qu'on ne sera pas interrompu. La synthèse se fera en veillant à la cohérence avec les valeurs portées par nous. Avec le respect de la création et de notre société. Depuis qu'on parle des questions liées à la planète, alors on devient très attentifs.

4-4 Prendre soin.

Saint Benoît a une très belle expression à ce sujet. Il nous explique effectivement que nous prenons soin de telle ou telle chose qu'on nous confie comme si c'était les vases sacrés de l'autel. Et pour les choses les plus anodines, comme si c'était les vases sacrés, ça ne nous appartient pas de manière possessive. Ça sert à tout le monde. C'est pour le bien de tout le monde. Et c'est dans cette perspective-là que nous sommes propriétaires, entre guillemets.

4-5 Se tenir dans l'inconfort de l'Évangile

Nous avons à nous tenir dans *l'inconfort de l'Évangile*. Tout cela, si ça ne reste que des paroles, ça n'a pas d'intérêt. C'est facile à dire, c'est difficile à faire, à mettre en pratique.

Un véritable combat pour être juste avec soi-même et avec les autres. Et pour nous accorder et pour que ce que nous proclamons de nos lèvres soit vécu au fond de nous-mêmes.

5 – Pauvreté du cœur - humilité

Le paradoxe entre la richesse et la pauvreté.

C'est vrai que, lorsque vous voyez les grands monastères où nous habitons, avec beaucoup de bâtiments, avec parfois des dépendances, ne serait-ce qu'à Maumont (nous sommes arrivés en 59), il y avait le château qui était à vendre, il y avait la grange qui est devenue notre église (c'était un hangar à tabac). Il y avait une métairie qui est devenue l'hôtellerie qui est en haut. On a construit cette hôtellerie ici. Ouh là là ! Ça fait beaucoup. Ça fait beaucoup de choses à entretenir en tout cas. Quand je suis rentrée, on était à peu près 70 sœurs. Maintenant, on est moins de 40,

Effectivement, les moines, que ce soit les frères ou les sœurs, c'est pareil.

Actuellement, il y a des communautés qui déjà ferment, qui n'ont plus de recrutement, qui ne peuvent pas perdurer plus longtemps. Ce n'est pas rien de savoir que faire de ces grands bâtiments. Il faut pas s'inquiéter. Il y a quand même des organismes qui se préoccupent de ces choses-là. Mais on peut se dire « est-ce que les moines peuvent vraiment être pauvres, étant donné qu'ils ont tellement de richesses apparentes, bâtiments, terres et autres ». C'est l'histoire de chaque monastère, différente pour chacun.

On peut sembler riches, mais comme nous dit Saint-Benoît, on est appelé à vivre modestement. J'ai plus envie de dire 'sobrement', 'modestement', que pauvrement. Non, on n'est pas pauvre. On a à manger tous les jours. On a un lit pour dormir. On a des petites cellules. On a de quoi s'habiller. On a de quoi vivre des choses intéressantes. On a de quoi alimenter la bibliothèque. On a de quoi faire des travaux.

Mais on désire vivre sobrement et nous dépouiller librement, en conscience, continuellement. Continuellement, parce qu'on s'encombre continuellement et on est appelé à se dépouiller continuellement pour, nous centrer sur notre préférence qui est l'autre, les autres.

il nous faut un espace de liberté qui est celui de nous déposséder, de partager. La pauvreté monastique n'est pas une simple privation, mais un chemin vers une disponibilité qui permet de partager. Et ça, c'est une réalité qu'on aime. On aime vivre cette dimension du partage.

Une disponibilité pour le Vrai Bien et le Partage

Nous décentrer de nous-mêmes, de toutes les petites possessions, pour nous centrer sur le vrai bien qui est Dieu. Et rendre grâce.

Et redonner aussi les dons qui peuvent nous être faits, les redonner pour qu'ils soient partagés.

Et ne rien préférer à l'amour du Christ.